

STUART MERRILL

Poèmes

(1887-1897)

LES GAMMES — LES FASTES

PETITS POÈMES D'AUTOMNE — LE JEU DES ÉPÉES

*Deuxième Édition*



PARIS

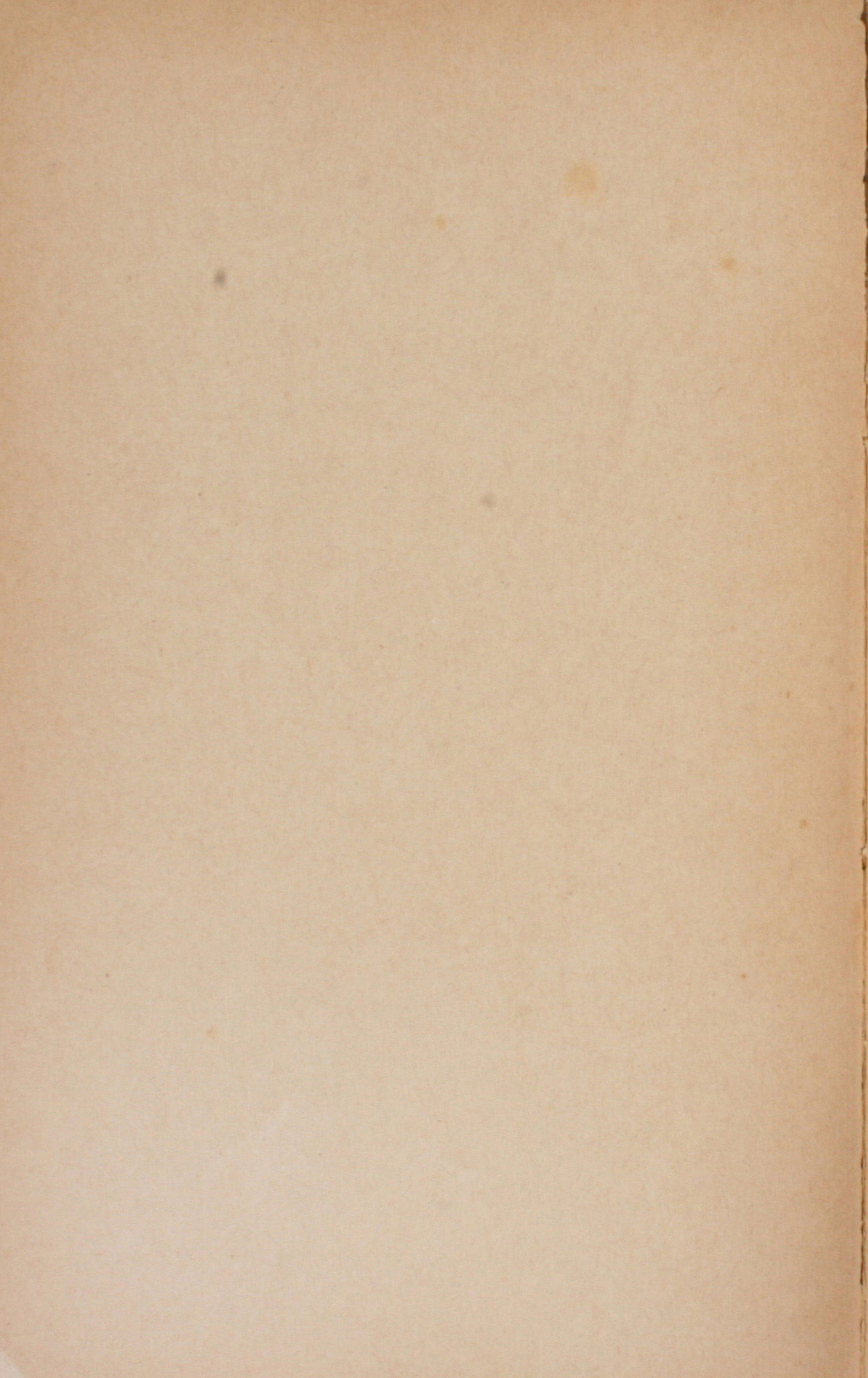
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII









*DU MÊME AUTEUR*

En préparation :

LES QUATRE SAISONS (poèmes) . . . . . 1 vol.

# POÈMES

1887-1897

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Trois exemplaires  
sur Japon impérial, numérotés de 1 à 3, et douze exemplaires  
sur Hollande, numérotés de 4 à 15.*

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays,  
y compris la Suède et la Norvège.



STUART MERRILL

—

# POÈMES

1887-1897

LES GAMMES — LES FASTES

PETITS POÈMES D'AUTOMNE

LE JEU DES ÉPÉES

*Deuxième édition*



PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—  
M DCCC XCVII

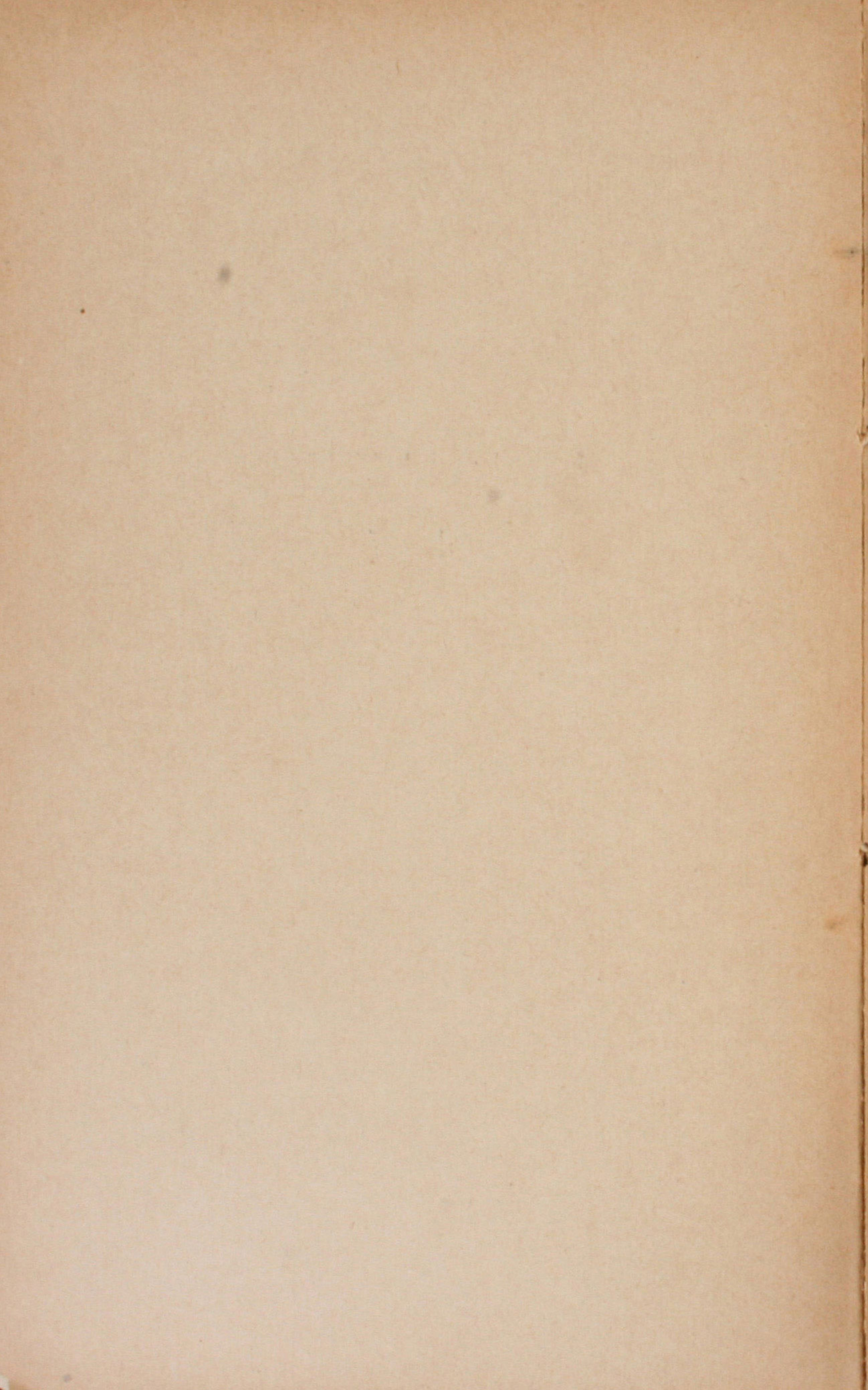
—  
Tous droits réservés



LES GAMMES

1887

*A RENE GHIL*



## LA FLUTE

*A Stéphane Mallarmé.*

Au temps du gazouillis des feuilles, en avril,  
La voix du divin Pan s'avive de folie,  
Et son souffle qui siffle en la flûte polie  
Eveille les désirs du rencuveau viril.

Comme un appel strident de naïade en péril  
L'hymne vibre en le vert de la forêt pâlie  
D'où répond, note à note, écho qui se délie,  
L'ironique pipeau d'un sylvain puéril.

Le fol effroi des vents, avec des frous-frous frêles,  
Se propage en remous criblés de rayons grêles  
Du smaragdine de l'herbe au plus glauque des bois :

Et de tes trous, Syrinx, jaillissent les surprises  
Du grave et de l'aigu, du fifre et du hautbois,  
Et le rire et le rire et le rire des brises.

## ÉTÉ

Le clair soleil d'avril ruisselle au long des bois.  
Sous les blancs cerisiers et sous les lilas roses,  
C'est l'heure de courir au rire des hautbois.

Vos lèvres et vos seins, ô les vierges moroses,  
Vont éclore aux baisers zézayants du zéphir  
Comme aux rosiers en fleur les corolles des roses.

Déjà par les sentiers où s'étouffe un soupir,  
Au profond des taillis où l'eau pure murmure,  
Dans le soir où l'on sent la terre s'assoupir,

Les couples d'amoureux dont la jeunesse mûre  
Tressaille de désir sous la sève d'été  
S'arrêtent en oyant remuer la ramure,

Et hument dans l'air lourd la langueur du Léthé.



## FÊTE AU PARC

*A Ch. Eudes Bonin.*

## I

O le frisson des falbalas,  
Le bruissement des brocatelles,  
La lassitude des lilas,  
La vanité des bagatelles!

## II

Par les nocturnes boulingrins,  
Les crincrins et les mandolines  
Modulent de demi-chagrins  
Sous la vapeur des mousselines.

Bleus de lune, au vert des massifs,  
Les jets d'eau tintent dans les vasques,  
Et c'est, parmi les petits ifs,  
Comme des rires sous des masques.

En poudre et paniers Pompadour  
Et des roses pompons aux lèvres,  
Les marquises miment l'amour  
Avec des manières si mièvres!

Et de minuscules marquis  
Qu'adorent les Doris jalouses  
Mènent des menuets exquis  
Dans l'herbe pâle des pelouses.

Du Marivaux et du Watteau!  
Du pastel et des mousselines!  
Sur un air de pizzicato  
Des crincrins et des mandolines!

## III

O le frisson des falbalas,  
Le bruissement des brocatelles,  
La lassitude des lilas,  
La vanité des bagatelles!

## BERGERIE SENTIMENTALE

Fraîche comme pimprenelle,  
La marquise en bergère  
Court d'allure légère  
De l'une à l'autre venelle.

Telle une petite fille  
Qui serait un peu folle,  
La belle batifole  
A toute voix qui babille.

Elle pille lis et rose  
Avec de gentils gestes,  
Sans piquer ses doigts prestes  
Que le sang des tiges rose.

---

Et de rire! mais sa joie  
Si pimpante s'alarme,  
Et voici qu'une larme  
Scintille à ses cils de soie.

Car la brise — oh! la malice! —  
Lui soupire des choses  
Qui font languir ses poses  
Au bord de chaque calice.

N'était-ce là, sous cet arbre?  
Un air de mandoline,  
Une chanson câline,  
N'est-ce là, ce banc de marbre?

Lui! tout velours et dentelles  
Avec l'épée à perles.  
Et ces merles! ces merles!  
Et ces belles bagatelles!

Lui! sa manière de dire :  
M'aimez-vous? je vous aime!  
En ce galant poème  
Où riment lyre et délire.

C'était — n'était-ce? — en automne.  
Est-il mort à la guerre?  
L'écho ne répond guère.  
C'était, c'était en automne.

## FIN DE FÊTE

*A Edouard Dubus.*

Plus de danses aux cadences  
Légères des archets !  
O pâles parfums de danses,  
Eventails et sachets !

Dans la salle d'or les lustres  
Bleuissent au matin ;  
Aux pilastres des balustres  
Glisse un rayon mutin.

Les petites ingénues  
Sous leurs blancs baldaquins  
Rêvent de valse menues  
Au choc des brodequins.

Tout en tulles et dentelles,  
Elles croient fuir au clair  
De la lune de miel, telles  
Les lutines de l'air.

Où sont les gentilles joies  
Du bal au babil las ?  
Eteintes au pli des soies  
Des si fous falbalas !

O pâles parfums de danses,  
Eventails et sachets !  
Plus de danses aux cadences  
Légères des archets !



## LES PARADIS BLEUS

*A Georges Vanor.*

Dans l'azur des apothéoses  
Gloire aux amants fervents et doux !  
Ils vont en baissant leurs fronts roses  
Dans l'azur des apothéoses.  
La rougeur des lèvres écloses  
Eclate sous leurs cheveux roux.  
Dans l'azur des apothéoses  
Gloire aux amants fervents et doux !

Ils dansent sur les fleurs royales,  
Les lys et les rhododendrons ;  
Au son des luths et des cymbales,  
Ils dansent sur les fleurs royales ;

Au vol des strophes musicales,  
Aux ululements des clairons,  
Ils dansent sur les fleurs royales,  
Les lys et les rhododendrons.

La foule des Filles mi-nues  
Ondule en la houle des jours ;  
Midi divinise des nues  
La foule des Filles mi-nues.  
Un hymne aux rimes inconnues  
S'essore vers les hauts séjours ;  
La foule des Filles mi-nues  
Ondule en la houle des jours.

Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres,  
Mûrissent sous un rose émoi.  
L'amour ensanglante en ses fièvres  
Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres.  
Leurs toisons — oh ! l'or des orfèvres ! —  
Se déroulent en désarroi :  
Ces fleurs de chlorose, leurs lèvres,  
Mûrissent sous un rose émoi.

Les éphèbes, roi des caresses,  
Leur font des colliers de leurs bras.

---

Les vierges abreuvent d'ivresses  
Les éphèbes, rois des caresses.  
Au bruit des baisers sous les tresses  
Se donnent de doux apparats.  
Les éphèbes, rois des caresses,  
Leur font des colliers de leurs bras.

Des musiques d'épithalames  
Planent par les paradis bleus ;  
L'écho proclame en mille gammes  
Des musiques d'épithalames.  
Le triomphe des oriflammes  
S'empourpre au ciel miraculeux ;  
Des musiques d'épithalames  
Planent par les paradis bleus.

Dans l'azur des apothéoses  
Gloire aux amants fervents et doux !  
Qu'ils foulent les lys et les roses  
Dans l'azur des apothéoses ;  
Que les espérances écloses  
Clament au cœur des clairons roux :  
Dans l'azur des apothéoses  
Gloire aux amants fervents et doux !

## CHANSON

*A V. Emm. C. Lombardi.*

A l'heure du réveil des sèves,  
L'Amour, d'un geste las,  
Sème les rimes et les rêves  
Parmi les lis et les lilas.

La brise, sœur des hirondelles,  
Déferle son essor,  
Et frôle de mille coups d'ailes  
Les corolles d'azur et d'or.

Amour, pour fêter ta victoire  
Les cieux se sont fleuris,  
Et Mai t'auréole de gloire,  
O roi des Roses et des Ris!

## NOCTURNE

*A Joris-Karl Huysmans.*

La blême lune allume en la mare qui luit,  
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.  
Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit  
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert  
Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes :  
Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert  
Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort  
A l'entour de la mare endort l'âme des choses.  
A peine la forêt parfois fait-elle effort  
Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils.  
Du zénith de l'azur ruisselle la rosée  
Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils  
Des nénufars flottant sur l'eau fleurdéliée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix,  
Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades,  
Un ruisseau turbulent croule sur les gravois :  
L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

## L'ÉTERNEL DIALOGUE

(UN SOIR)

*A Villiers de l'Isle-Adam.*

LA CHAIR

Le Dieu Soleil qui meurt pleure les longs midis.

L'ÂME

Et l'astre du sommeil palpite aux paradis.

LA CHAIR

La langueur des lilas s'évapore en la brume :  
O souvenirs d'amour que ma mémoire exhume !

L'ÂME

Je hume au cœur des fleurs des parfums d'encensoir :  
O l'essor par l'azur vers la lune du soir !

## LA CHAIR

Un pêle-mêle ailé de pétales de roses  
S'envole sous les vents vers le vaste horizon.  
Déjà les doux baisers des lèvres demi-closes  
Se posent aux splendeurs des seins en floraison.

## L'ÂME

De bleus et blancs remous de plumes de colombes  
Se creusent sous les pas des pâles séraphins.  
Les vierges vont ce soir prier parmi les tombes  
Et sur leurs missels d'or enlacer leurs doigt fins.

## LA CHAIR

Je meurs à tes soupirs, ô Femme que je rêve !  
Et le long des lauriers, sous la brise d'avril,  
Il me faut, au sanglot estival de la sève,  
Tordre ton torse nu sous mon désir viril.

La fièvre du viol m'envenime les veines,  
Et du fond des massifs les sirènes du mal  
Me leurrent de leurs voix vers les voluptés vaines !  
O bouche ! ô croupe ! ô flancs de l'amour animal !



## L'ÂME

L'angelus, proclamant la mort du crépuscule,  
S'éveille en la vallée où le lunaire encens  
Fume. Du ciel au sol l'ombre des nuits circule,  
Et c'est l'heure, ô mon corps, de s'absoudre des sens.

Du mystère des monts à l'océan sonore  
Va le vent qui plangore en l'or du soir pâli :  
O rêve ! m'envoler vers les grèves d'aurore  
Où se pâme en hurlant la houle de l'oubli !

## LA CHAIR

Mourir, oh ! non, mon âme, au mois des moissons mûres !  
Le sang surgit aux seins, la sève ouvre les fleurs,  
Les pipeaux du désir vont rire en les ramures,  
Et gloire au rose Eros, roi des zéphyrs siffleurs !

## L'ÂME

La Mort et non l'Amour est la mère des hommes.  
Le soleil s'éteindra comme un mauvais flambeau ;  
Mais seule, dominant les siècles où nous sommes,  
La Sphynge est là qui rôde aux portes du tombeau.

## LA CHAIR

Le ciel est gris de neige ou sombre d'hirondelles,  
Mais éternels sont vos baisers, amants fidèles!

## L'ÂME

Après les lits d'amour, le linceul du cercueil  
Et l'horreur du sommeil dans les terres de deuil.

## LA CHAIR

Je renaîtrai, victoire! en les roses ravies!

## L'ÂME

O les nuits et les jours, et les morts et les vies!

## HANTISE

*A Ephraïm Mikhaël.*

Par les vastes forêts, à l'heure vespérale,  
Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots;  
Mon âme s'alanguit d'une horreur sépulcrale  
A l'heure vespérale où murmurent les flots.

Les ruisseaux endormeurs modulent leurs sanglots  
Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire;  
A l'heure vespérale où murmurent les flots  
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire.

Sous les feuilles que frôle un vent crépusculaire  
La pâleur de la lune illumine le soir;  
Un fantôme s'effare en l'ombre funéraire  
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir.

La pâleur de la lune illumine le soir,  
Impalpable remous de la marée astrale,  
Et l'âme de l'air râle en brumes d'encensoir  
Par les vastes forêts, à l'heure vespérale.

VERS VAGUES

Le fébrile frisson des murmures d'amour  
M'émeut ce soir les nerfs et vieillit ma mémoire.  
La voix d'un violon, sous la soie et la moire,  
Me miaule des mots d'inéluctable amour.

La verveine se pâme en les vases d'onyx,  
Un fantôme de femme en l'alcôve circule ;  
Mais ma mémoire est morte avec le crépuscule,  
Et j'ai perdu mon âme en les vases d'onyx.

Oh ! mol est mon amour, vague est le violon !  
Un arôme de fleurs pèse en l'air délétère,  
Et je rêve de rêve en l'ombre du mystère :  
Mais oh ! la volupté veule du violon !

## OUBLI

## I

Mon cœur, ô ma Chimère, est une cathédrale  
Où mes chastes pensers, idolâtres du Beau,  
S'en viennent à minuit sous la flamme lustrale  
Râler leur requiem au pied de ton tombeau.

J'ai dressé sous le ciel du dôme un sarcophage  
Dont la grave épitaphe, en strophes de granit,  
Proclamera de l'aube à l'ombre et d'âge en âge  
L'amen et l'hosanna de notre amour bénit.

## II

Mon cœur est une crypte où parmi les pilastres  
S'enroulent les remous de l'encens des oublis,  
Et vers l'heure qui luit de la lueur des astres  
La paix des nuits se mire en les pavés polis.

---

Sur le carrare froid des marches sépulcrales  
Déjà mes vieux penses sont pâmés de sommeil ;  
Les lampadaires d'or s'endorment en spirales,  
Et, ô la glauque aurore en le vitrail vermeil !

## PENDANT QU'ELLE CHANTAIT

*A Edouard Dujardin.*

Sous la blême clarté de cette nuit sans voiles,  
Ta voix — doloroso! — ruisselle en sanglots d'or,  
Et je croirais ouïr de longs porteurs d'étoiles  
Ouvrir en le silence leur vapoureux essor.

Etes-vous éveillés sous la lune pâlie,  
O vagues violons et sistres endormeurs?  
Avez-vous sous les vents, ô harpes d'Eolie,  
Emmêlé vos émois en de molles rumeurs?



## II

Ma mémoire s'immerge en lourdes mélodies  
Comme un noble navire en les houles des mers,  
Et mes vieux souvenirs, au flux des rapsodies,  
S'écroulent dans l'écume et les brouillards amers.

Sous le déroulement des abîmes rythmiques  
Mon âme s'est pâmée en la pâleur du soir :  
Je me sens palpiter sous les flots balsamiques  
D'une endormeuse mer aux tiédeurs d'encensoir.

Mourir et remourir ! ô volupté suprême !  
Vaguer de mort en vie au reflux des remous,  
Et dans le crépuscule, ainsi qu'un noyé blême,  
S'affaler sur la grève au fond des sables mous !

## III

Sonore immensité des mers de l'Harmonie,  
Où les rêves, vaisseaux pris d'un vaste frisson,  
Voguent vers l'inconnu, leur voilure infinie  
Claquant avec angoisse aux bourrasques du Son !

O morne immensité! sous l'oubli des déluges  
Submerge le Réel, mugis vers l'Idéal!  
Pardelà les hauteurs des suprêmes refuges  
Que ton écume vole au souffle boréal!

Déroule jusqu'aux cieux tes houles somnifères!  
Soulève-moi mourant vers l'éther fabuleux  
D'où, la nuit, l'on perçoit la musique des sphères,  
Afin que j'agonise au chant des Astres bleus!

## I V

Mais ta voix, ô charmeuse, en la brume s'est tue!  
Les vagues violons et les sistres berceurs  
Sont morts dans le mystère, et le silence tue  
L'écho qui veille encore au fond des épaisseurs.

Et voici qu'il te faut, mon âme inassouvie,  
Revenir au réel de l'iréel lointain.  
O la subtile horreur du réveil à la vie!  
O l'ineffable effroi d'une voix qui s'éteint!

## LE MÉNÉTRIER

Étouffant en la nuit la rumeur de ses pas,  
Le vieux ménétrier, sous l'horreur de la lune,  
Rôde comme un garou par la lande et la dune.

Sur la grève des mers il balance ses pas,  
Pris d'un doux mal d'amour pour sa dame la lune  
Qui le leurre au plus loin de la lande et la dune.

Et le voilà qui vague au vouloir de ses pas  
Vers le miroir des mers où palpite la lune,  
Oublieux du réel de la lande et la dune.

Les bras en croix, les yeux aux cieux, à larges pas,  
Au plus glauque des flots le lunatique, ô lune,  
Va s'engloutir très loin de la lande et la dune.

Nul appel n'a plané sur la mort de ses pas ;  
Un remous mollement remue au clair de lune,  
Puis la lame, et le vent sur la lande et la dune.

## SPLEEN D'HIVER

Voici venir l'ennui nocturne des hivers  
Et les neiges roulant aux râles des tempêtes;  
Voici venir le gel qui met un joug aux mers  
Avec le chœur caduc des souvenirs amers.  
Adieu les floraisons, les feuilles et les fêtes,  
Et les nids gazouillant au sein du vert des faites !

C'est la morne saison où du val et des faites  
S'en viennent en maraude ours et loups des hivers.  
Le meurt-de-faim grelotte à la lueur des fêtes  
Et sent en lui gronder la rage et les tempêtes;  
Le lointain marinier plein de pensers amers  
Invoque Notre-Dame en courant par les mers.

La nuit, le meuglement monotone des mers  
Et la bise sifflant dans les sapins des faites  
Soulèvent le vol noir des nuages amers.

La voix des vieux roseaux, orchestre des hivers,  
S'exhale au long du fleuve au souffle des tempêtes,  
Et, oh ! les glas de fer sonnont le deuil des fêtes !

Nostalgiques regrets du printemps et des fêtes,  
Vous submergez mon cœur comme un brouillard des mers !  
Et je rêve à l'aurore en un ciel sans tempêtes,  
Aux orangers dont l'or fait osciller les faites,  
Aux vallons à l'abri des frimas des hivers,  
Où croissent dans les rocs les cytises amers.

Arrière, ô souvenirs que les réveils amers  
Traquent comme le deuil à la suite des fêtes !  
Non ! ce n'est pas pour vous, ô somnolents hivers,  
Le sourire en rayons de la terre et des mers :  
Mais à vous l'ouragan qui hurle sur les faites,  
Et le long des écueils l'écume des tempêtes.

Oh ! la neige tournoie aux remous des tempêtes,  
Et ma raison se meurt sous les regrets amers,  
La neige s'amoncelle aux flancs glacés des faites,  
Et j'écoute en mon cœur pleurer les vieilles fêtes,  
La neige avec horreur s'engouffre dans les mers,  
Et ma perte me tente en l'ombre des hivers,

---

Me tente dans l'hiver, tandis que les tempêtes  
Sur les mers mêleront leurs râlements amers  
Et qu'en sanglots les cieux engloutiront les faites.

## SOIR DE TEMPÊTE

Sous un voile blafard de bruine et de brume  
La mer heurte les rocs de ses ansans d'écume.

Les cavernes, au creux des falaises de fer,  
Par les voix de l'eau glauque ont meuglé vers l'enfer.

A l'horizon des flots un navire-fantôme  
Glisse contre un nuage aux pourpres de Sodome.

Et dans l'ombre du nord où volent les pétrels,  
Spectres avant-coureurs des soirs surnaturels,

L'on entend retentir les cors d'or des rafales  
Et râler les tambours des foudres triomphales.



## LA DOULEUR DE LA PRINCESSE

## I

Par le jardin royal, en l'arome des roses,  
La Princesse aux yeux pers, sœur nubile des fleurs,  
Erre en pleurs, au vouloir de ses rêves moroses.

Les mille et mille voix du triomphal matin  
Lui murmurent l'amour, et le soleil sommeille  
En ses cheveux épars sur son col enfantin.

Un jet d'eau dont la gerbe en perles d'or ruisselle  
Parmi les boulingrins aux bordures de buis  
S'irise de reflets d'ambre et de rubacelle.

La brise heureuse a ri sous l'osier des taillis,  
Et les oiseaux issus des massifs de verdure  
Se sont, au bleu des airs, grisés de gazouillis.

Mais ni le brouillard rose et rouge des corolles,  
Ni l'eau mirant le ciel ensoleillé d'avril,  
Ni les rameaux émus de vivantes paroles,

Ne peuvent divertir la douce déraison  
De l'Infante qui va vers la haute terrasse  
D'où le regard des rois rôde vers l'horizon.

## II

De ses mules de pourpre elle a frôlé les marbres,  
Et la voici courbée au rebord des remparts  
Où déferle d'en bas la verdure des arbres.

A ses pieds, par les prés et les marais herbeux,  
De l'aube à l'angelus sanglotent les sonnailles  
Des solennels troupeaux de taureaux et de bœufs.

Sous le soleil de l'est la ligne des montagnes  
Ondule en des lueurs d'améthyste et d'azur  
Pour mourir au milieu des moissons des campagnes.

---

Parfois, comme le pleur sonore d'un beffroi,  
L'âme d'un lointain cor s'essore du silence,  
Puis s'étouffe soudain sous un souffle d'effroi.

La chaleur s'alourdit. Parmi les piliers grêles  
Des frênes et des pins, déjà darde midi :  
La brise vocalise au cœur des fleurs si frêles,

Et les feuilles en pleurs soupirent de désir :  
Mais morne, ce jour-là, la Princesse s'attarde  
A poursuivre le cours de son mauvais plaisir.

## III

« Les monts là-bas sont bleus comme un éveil de rêves  
Et oh ! le cor qui râle en le matin vermeil !  
Si triste est la paresse en la saison des sèves !

Oh ! m'évader des murs de mon divin enfer  
Vers les lointains où vont les graves cavalcades  
Caracolant au chant des fanfares de fer !

Au fond de la forêt glapit la male meute :  
J'entends par heurts d'horreur haleter l'hallali,  
Et c'est là-bas, là-bas, comme un émoi d'émeute.

Demain, ayant occis sangliers et dix-cors,  
Les dames reviendront au trot des haquenées  
Dans la gloire des fers, des cuivres et des ors.

Pourquoi dois-je, princesse austère et solitaire,  
Mourir ici d'ennui ? Qui viendra conquérir  
Ma main, pour me mener vers l'inconnu mystère ?

Où luira-t-il, ton casque, ô chaste chevalier  
Que je crois voir venir au vol de la Chimère,  
Le bras bardé de bronze et lourd d'un bouclier ? »

## IV

Jamais n'éclatera l'écarlate oriflamme  
Du céleste sauveur, et jamais le dragon  
Ne battrà les ramparts de ses ailes de flamme.

---

Mais la Princesse attend toujours, son bleu regard  
Perdu dans la poussière impalpable des brumes :  
Et la Princesse attend encor, le front hagard.

Pourtant purs sont les cieux, et paisibles les terres ;  
La semence mûrit aux ris du renouveau,  
Et la nature en rut aspire aux adultères.

Cuirassé d'émeraude et de chrysobéryl  
Un paon qui fait la roue au bord des balustrades  
Exulte à l'estival tumulte de l'avril.

A l'ombre des lauriers et des cerisiers roses,  
Les tourtereaux rêveurs qu'endort le lourd midi  
Roucoulent leur amour aux corolles mi-closes.

Et le long des degrés de porphyre des cours  
Tintent les cordes d'or des lentes mandolines  
Sous les doigts indolents d'un chœur de troubadours.

## CRÉPUSCULE D'AUTOMNE

Sous le souffle étouffé des vents ensorceleurs  
J'entends sourdre sous bois les sanglots et les rêves :  
Car voici venir l'heure où dans des lueurs brèves  
Les feuilles des forêts entonnent, chœur en pleurs,  
L'automnal requiem des soleils et des sèves.

Comme au fond d'une nef qui vient de s'assombrir,  
L'on ouït des frissons de frêles banderoles,  
Et le long des buissons qui perdent leurs corolles,  
La maladive odeur des fleurs qui vont mourir  
S'évapore en remous de subtiles paroles.

Sous la lune allumée au nocturne horizon  
L'âme de l'angelus en la brume chantonne :  
L'écho tinte au lointain comme un glas monotone,  
Et l'air rêve aux frimas de la froide saison  
A l'heure où meurt l'amour, à l'heure où meurt l'automne !

## REFRAINS MÉLANCOLIQUES

*A Stéphane Mallarmé.*

## I

O l'ineffable horreur des étés somnolents  
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent  
Et les zéphyr, soupirs de dormeurs indolents,  
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent!

Car les vieilles amours s'éveillent sous les fleurs,  
Et les vieux souvenirs, sous le vent qui circule,  
Soulèvent leurs soupirs, échos vagues des pleurs  
De la mer qui murmure en le lent crépuscule.

## II

O l'indicible effroi des somnolents hivers  
Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves  
Et les houles, roulant dans les brouillards amers,  
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves!

Car les vieilles amours s'engouffrent sous leurs flots,  
Et les vieux souvenirs, râlant sous la rafale,  
Dans la nuit qui s'emplit de sonores sanglots,  
Se laissent étrangler par la Mort triomphale.

## III

J'ai demandé la mort aux étés somnolents  
Où les lilas au long des jardins s'alanguissent,  
Et les zéphyr, soupirs de dormeurs indolents,  
Sur les fleurs de rubis et d'émeraude glissent.

Mais oh ! les revoici, les mêmes avenir !  
Les étés ont relui sur la terre ravie,  
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs  
De nouveau, pleins d'horreur, sont venus à la vie.

## IV

J'ai demandé la vie aux somnolents hivers  
Où les neiges aux cieux s'en vont comme des rêves,  
Et les houles, roulant dans les brouillards amers,  
Ululent en mourant, le soir, au long des grèves !



Mais j'ai vu revenir les mêmes avenir :  
Les hivers ont neigé sur le sein de la terre,  
Et les vieilles amours et les vieux souvenirs  
De nouveau, fous d'effroi, sont morts dans le mystère.

## V

Toujours vivre et mourir, revivre et remourir !  
N'est-il pas de Néant final qui nous délivre ?  
Mourir et vivre, ô Temps, remourir et revivre !  
Jusqu'aux soleils éteints nous faudra-t-il souffrir ?



LES FASTES

1894

*A WILLIAM DEAN HOWELLS*



THYRSES



## CHANSON

Je suis le fou de Pampelune.

TRISTAN CORBIÈRE.

Je suis le fou de Pampelune :  
Qui m'a vu, du haut des toits,  
A califourchon sur la lune  
Et ma flûte aux doigts?

Mon âme est folle d'une étoile  
Dont la chevelure est d'or  
Et qui pour mes yeux seuls dévoile  
Son astral essor.

C'est pourquoi, perché sur ta corne,  
O Lune, pour y mieux voir,  
Malgré le vent qui me flagorne  
Je souffle en le soir

Les trilles, les trilles, les trilles  
De ma flûte aux treize trous,  
Les trilles, les trilles, les trilles  
Dont meurent les fous.



## AIRS AILÉS

Airs ailés de Lulli,  
Gavottes et pavanés !  
Iris et frangipanes  
Du doux temps de Lulli !

C'est l'essor en les rêves  
Des bals à falbalas  
Où la belle à l'œil las  
Rit au beau de ses rêves.

Hautbois, flûtes et luths,  
Cris et trilles de rire,  
Dentelles qu'on déchire,  
Bassons, flûtes et luths !

Des voix par la terrasse,  
Des froufrous en la nuit,  
Et des fuites sans bruit  
Le long de la terrasse.

Silence! au bord de l'eau  
L'effroi blanc des toilettes  
En les escarpolettes  
Qui volètent sur l'eau.

Puis au clair de la lune  
Eventails en émoi :  
« M'aimes-tu ? — aime-moi ! »  
Et la lune ! et la lune !

O doux temps de Lulli !  
Iris et frangipanes !  
Gavottes et pavanés !  
Airs ailés de Lulli !

## LA MORT DU BOUFFON

*A Edgar Saltus.*

Tandis que folle, au vert de la molle pelouse,  
La fête papillonne en rondes de décor,  
Les nénufars, sur l'eau de la vasque jalouse,  
S'endorment dans l'orgueil de leurs corolles d'or.

Viennent et vont les beaux seigneurs, les yeux en flammes,  
Le long des boulingrins fleuris de mille lis,  
Et quand leur foule afflue au passage des dames,  
L'air fleure des parfums d'eau de myrte et d'iris.

Et c'est partout, dans ces jardins faits pour la joie,  
Des chansons, des baisers et des musiciens,  
Et très lente, aux frissons des simarres de soie,  
La danse se balance au gré des airs anciens.

Madrigaux, éventails et cris aigus de rire !  
Seul, en ce jour élu pour l'oubli des soucis,  
Le Bouffon, las de dire aux dames vaux-de-vire,  
Cherche à sa langueur d'âme un durable sursis.

Perclus et se crispant en tristes attitudes,  
Il mire sa laideur au bord du bassin d'or,  
Où les blancs nénufars, fleurs des béatitudes,  
Le leurrent vers l'espoir du Trône et du Trésor.

Sa marotte, lancée en l'air, tintinnabule ;  
Des ronds dans l'eau parmi la fuite des poissons ;  
Le spasme, une bulle aux lèvres du funambule...  
Que lente est cette danse, et que sont ces chansons !

## RONDE

*A B. R. P.*

A l'ombre du bleu perron,  
Dans les lis roses et les lauroses,  
Les amours dodus dansent en rond  
Comme en un crépuscule de roses.

Culs vermeils, orteils en l'air,  
Fous du tumulte de leurs culbutes,  
Ils se bousculent dans l'azur clair  
Au rire des fifres et des flûtes.

Et lorsque l'heure du soir  
S'empourpre de lueurs d'auréoles,  
Entrelacés, ils se laissent choir,  
L'aile lasse, en leurs lits de corolles,

Cependant que lentement,  
Dans le parc où pâlissent les marbres,  
La voix lointaine d'un instrument  
S'étouffe en le silence des arbres.

## DÉCOR

*A Emile Verhaeren.*

Debout contre l'écran nacarat  
Que chamarrent des chimères d'or,  
Dans une attitude d'apparat  
Qui lui bombe son corselet d'or,  
L'Infante, du geste de ses doigts  
Alourdis de rouges anneaux d'or,  
Effeuille par monceaux et par poids  
Une flore de rubis et d'or  
Dont les corolles de maint carat  
Flambent en chutes de pourpre et d'or  
Sur le fond de l'écran nacarat  
Que chamarrent des chimères d'or.

## VOIX

Par le jardin nocturne où la lune s'endort,  
Leurs voix, au son des luths parmi les chrysanthèmes,  
Murmurent de vieux airs mi d'amour, mi de mort.

Les doux musiciens remémorent les thèmes  
Tant anciens sur lesquels, en les soirs de désir,  
Tout le passé dansa sous ces feuillages blêmes.

Un jet d'eau qui charma quelque royal loisir  
Pleure, en le clair-obscur des brumeuses allées,  
L'heure et l'heure que nul remords ne peut saisir.

Et le vent, susurrant malade en les vallées  
De fleurs, remue au cœur des massifs de lilas  
Comme un soupir furtif de femmes en allées.



Ce sont des froissements frêles de falbalas,  
Et de légers baisers ravis en le silence,  
Et des amusements d'amants si las ! si las !

Puis la fuite d'un rire ! et oh ! l'eau qui s'élançe  
Des vasques, et les fleurs sous cette écume d'or,  
Et les luths, et les voix lentes de somnolence

En le jardin nocturne où la lune s'endort !

## OMBRE

Toujours la voix des luths en les lointains bosquets,  
Et des pas égarés au sable des allées,  
Et les galants, et leurs belles aux airs coquets.

Mais l'amour a lassé ces âmes désolées  
Où tout désir est mort comme aussi tout plaisir,  
Et même le remords des heures envolées.

Leurs longs doigts indolents saccagent à loisir  
Les pâles dahlias, les lys et la verveine,  
Sans la volupté, las ! d'avoir à les choisir.

Vaine, oh ! vaine est la vie, et la mort est plus vaine,  
Vaine comme ces fleurs qui renaissent l'hiver  
Des sèves dont jamais ne tarira la veine.

---

Donc ce ne sera plus que paroles en l'air,  
Des étreintes de mains et de feintes tendresses,  
Et tout le doux regret des spasmes de la chair.

Et lentement la voix des luths fond en caresses  
Lascives pour leurrer vers l'oubli de la nuit  
Les mauvais amoureux et leurs molles maîtresses

Dont les pas las s'en vont vers les lointains, sans bruit.

## NOCTURNE

Les ramiers assoupis sur les balustres d'or  
Le long de l'eau lunaire des lagunes  
S'essoront au murmure ému du vent des dunes  
Vers les lointains d'un fabuleux décor.

Aux balcons des palais enguirlandés de lustres  
Un friselis frileux de falbalas,  
Et voilà s'effeuiller par touffes les lilas  
Sur les remous des profondeurs palustres.

Les gondoles d'amour, lourdes pour ce soir-là  
De girandoles et de banderolles,  
Trainent l'écho mourant des molles barcarolles  
Sur un doux air démodé de gala.

---

Puis lent comme un remords, oh ! si lent, le silence  
Sur l'eau lasse où s'éplorent les lilas,  
Et l'indolent élan vers les bleus au-delàs  
Des souvenirs mi-morts de somnolence.

## VILLANELLE

A l'heure où la rosée arrose les lilas  
Et l'aurore, en le lac, rosit les eaux moroses,  
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Le bal a défloré tes légers falbalas,  
Et te voici rêvant aux soirs des baisers roses  
A l'heure où la rosée arrose les lilas.

Pâle, et tes cheveux d'or épars en leurs longs lacs,  
Quand tu veilles ainsi sur le sommeil des choses,  
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

La musique n'est plus des lumineux galas  
Hélas ! et l'ombre afflue au seuil des salles closes  
A l'heure où la rosée arrose les lilas.

Le vent dans les roseaux résonne en morne glas :  
Iras-tu dire aux eaux moroses, si tu l'oses,  
Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

Mais le sais-tu toi-même, amante d'au-delà  
Dont l'âme a réveillé l'âme des vieilles roses  
A l'heure où la rosée arrose les lilas,

Quel désir de mourir émeut ton cœur si las ?

## CHAMBRE D'AMOUR

Dans la chambre qui fleure un peu la bergamote,  
Ce soir, lasse, la voix de l'ancien clavecin  
Chevrote des refrains enfantins de gavotte.

Eteintes par sa main pour quelque doux dessein  
D'amour, voici qu'enfin les lampes vespérales  
Fument au bruit de l'eau tintant dans le bassin,

Au bruit de l'eau qui brille en des lueurs lustrales  
A travers les rideaux roidis de pourpre et d'or  
Dont le clair éclat croule aux fenêtres claustrales.

C'est, déroulant au mur un vapoureux décor,  
La pastorale peinte aux pimpantes images  
Où des Jeux et des Ris s'éparpille l'essor.

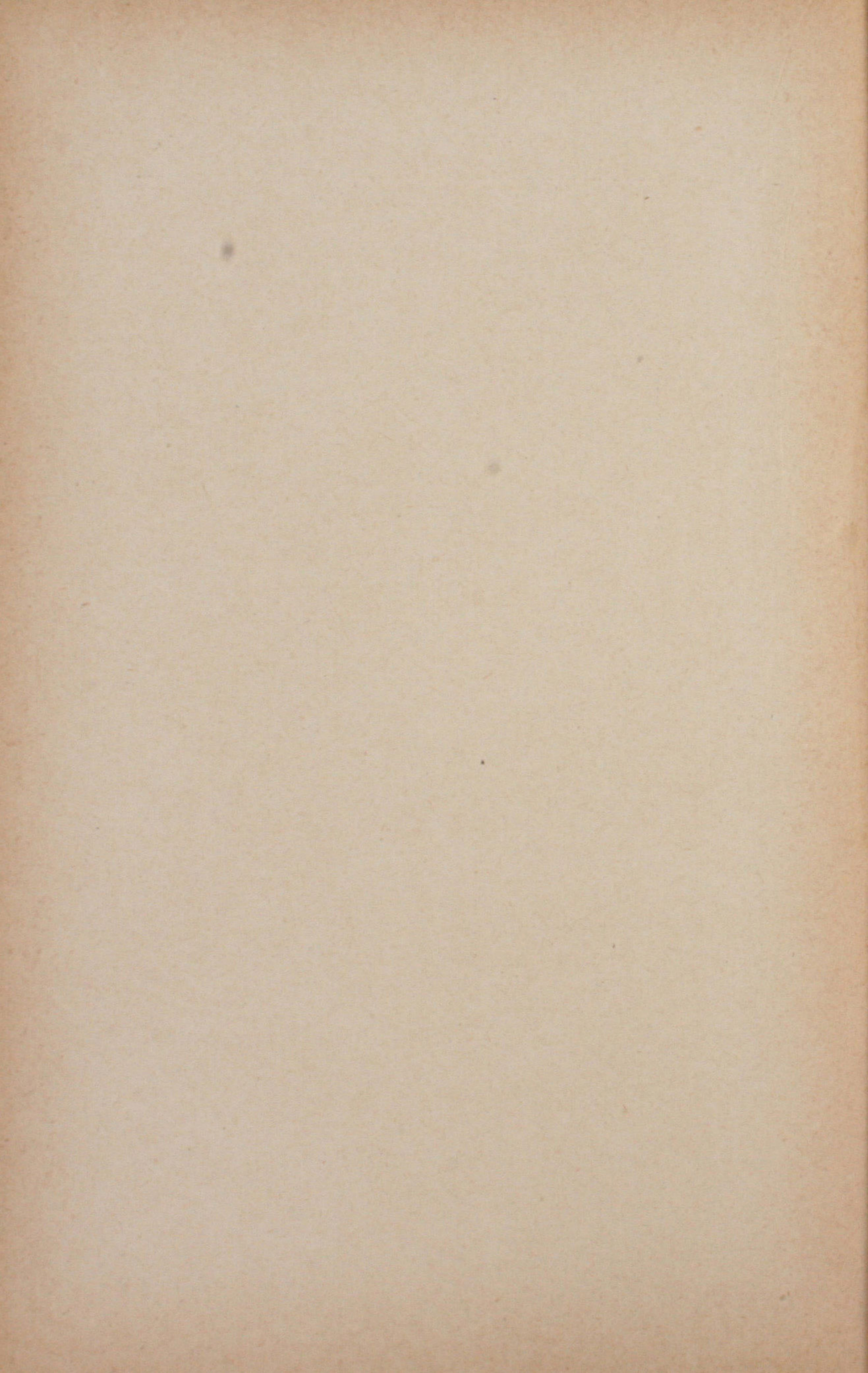


Sur les divans fanés en leurs rians ramages  
Les coussins semblent lourds de l'oubli des absents :  
Et du bleu baldaquin s'éplorent des plumages.

Seul, un éventail chu de doigts jadis lassants  
Présage le retour inespéré de Celle  
Dont l'automne a pâli les charmes languissants.

Soudain c'est le rayon roux d'une rubacelle,  
Un chuchotis de voix disant de doux remords,  
Et le baiser de ceux que la Vie ensorcelle

Dans la chambre où, le soir, s'aimèrent tant de morts!



SCEPTRES



## APPEL

Laisse-là l'alme femme et les doux mots d'amour,  
Et les lys et les luths qui leurrent ta tendresse !  
Voici l'aurore, et du haut de la forteresse  
La trompette t'appelle, Athlète, aux ors du jour.

Casque et cuirasse-toi, sans rêve de retour,  
Pour ta bataille, au sol d'exil, avec l'Ogresse.  
Puis hors des murs ! et sache entendre sans détresse  
Se clore sur tes pas les portes de la tour.

Au long des bleus remparts, les gardes des bannières  
S'endorment à l'abri des ténèbres dernières.  
Mais toi, baise la croix, symbole des tourments,

Et marche droit vers les déserts et les savanes  
Où se révèle, aux tas épars des ossements,  
La route, vers l'espoir, des vieilles caravanes.

## CONTE

*A la mémoire d'Ephraïm Mikhaël.*

Ce fut par un pays fleuri de lilas noirs  
Où des Dames en deuil faisaient tinter des harpes  
Sur les tours de granit des magiques manoirs.

Et dans les soirs d'azur où flottaient des écharpes,  
Le Héros ingénu, sous son heaume d'argent,  
S'en vint vers les viviers pleins de fuites de carpes.

Sur ses pas éclatait le tonnerre outrageant  
Des trompes; les hérauts ceints de sanglantes toiles  
Le sommaient de se rendre aux amours de la gent.

Mais lui, redressant haut vers les froides étoiles  
Son épée au pommeau qu'enguirlandaient des lys,  
Remémorait sa Reine invisible en ses voiles.

---

Et sur ses yeux des doigts lourds de pierres d'iris  
Pesaient; et dans son cœur roulaient de tièdes larmes  
Pour avoir trop aimé la Douce de jadis.

Il tua les hérauts impurs; les nuits d'alarmes  
Retentissaient d'appels mortels, et les vergers  
S'allumaient aux éclairs bleus et verts de ses armes.

Or il advint ceci : qu'un soir de vents légers  
Il vint vers une mer merveilleuse de rêve,  
Où dans des îles d'or des flûtes de bergers

Sifflaient. Et laissant choir le fardeau de son glaive,  
Il ploya les genoux et sanglota très bas,  
Ses bras de fer en croix et le dos à la grève :

« Je suis venu mourir, las des mauvais combats,  
Au leurre de vos voix lointaines, ô sirènes,  
Que pleurent en riant les flûtes de là-bas.

Car je me sens l'élu des pâles souveraines  
Du Sort; à vous ce corps qui n'a pu vous surseoir,  
Mais mon âme, mon âme à la Reine des reines!

O Pure que mes yeux, même purs, n'ont pu voir,  
O Forte que mes bras, même forts, n'ont pu ceindre,  
Voici que tonne enfin le triomphe de l'Hoir ! »

Et ses doigts à sa gorge, afin d'y mieux étreindre  
Les affres, il sonna de l'olifant vermeil  
Vers le soleil tardif, sur ces mers, à s'éteindre.

Par merveille surgit du fond des flots, pareil  
Au rêve d'un poète ancien, le blanc cortège  
Des naïades, nageant lentes comme au réveil.

Et l'une sous ses bras plus froids qu'aucune neige  
Souleva le mourant, et l'autre l'enroula  
Dans un linceul tissé pour un roi de Norvège.

Une nacelle d'or et de nacre était là,  
Que traînaient des dauphins bleus et des hippocampes ;  
Lourde de mort, pour les exils elle cingla.

Le troupeau des Tritons soufflait, l'écume aux tempes,  
Dans les conques ; le vent, secouant son sommeil,  
Soulevait l'algue échevelée au bout des hampes.



Et vers le crépuscule, en ce noble appareil,  
La barque déroula son lumineux sillage :  
Et le Héros entra dans l'orbe du soleil.

Seul, son glaive flambait sur l'argent de la plage,  
Afin qu'un futur Preux, surgissant du millier,  
L'empoignât quelque soir pour en sacrer son âge.

C'est ainsi que mourut le chaste chevalier.

## LES HÉROS

Aux fanfares d'alarme éclatant par saccades  
Des conques d'or des cors qui fulgurent au ras  
D'un ciel de crépuscule, où roux et nacarats,  
Les étendards de Dieu buttent aux embuscades,

Les Paladins, héros rauques des estocades,  
Ayant au poing la hache et la rondache au bras  
Afin d'en haut férir félons et scélérats,  
Caracolent, casqués de bronze, en cavalcades

Que scandent les cahots des lourds caparaçons,  
Allant des déserts d'ocre où parmi la bourrasque  
Tourbillonne en jappant de rage la tarasque,

Vers le Mont de la Mort nué de bleus frissons,  
Qui les fera hurler de hargne, aux estacades,  
Par le fracas surnaturel de ses cascades.

## LOHENGRIN

*A Albert Mockel.*

Tandis que les hérauts déferlent avec faste  
L'écarlate splendeur des étendards du roi,  
Le peuple des seigneurs, en somptueux arroi,  
S'écrase autour du clos que le soleil dévaste.

Au bord du fleuve en pleurs s'éploie Elsa la chaste,  
Espérant un miracle en réponse à sa foi ;  
Mais le houleux tumulte insulte à son effroi,  
Et les trompettes d'or hurlent vers le ciel vaste.

Soudain silence, et la terreur dans tous les yeux :  
Car, comme un songe issu des ondes et des cieux,  
Voici, mû vers la grève au gré d'une bourrasque

Par la nage et le vol de son Cygne idéal,  
Surgir, sous la clarté que réfracte son casque,  
Lohengrin, le héros grave du Saint-Graal.

## PARSIFAL

*A Gaston Dubedat.*

« Gloire au fol Parsifal, gardien du Saint-Graal  
Et roi de Monsalvat ! Trois fois gloire et victoire ! »  
Et lent, l'alleluia tonne par l'oratoire  
Dans un sonore essor vers le trône idéal.

Prosterné sur le sol de marbre, Parsifal  
Adore en haubert d'or, héros vierge d'histoire,  
Le rubis qui rutille — ô signe expiatoire ! —  
Par les pâles parois du Vase de cristal.

Du dôme où dorment des échos d'orgue et de psaumes  
Une colombe, en les halos des hauts royaumes,  
Tombe, le vol ouvert sur le heaume du roi.

L'ombre. Mais un vitrail empourpre les étoiles  
Des chevaliers fléchis en foule sous l'effroi.  
Et, ô ce son de cithares et de citoles !

## LA CHEVAUCHÉE DES WALKYRIES

Vers le Walhalla, heïaha! les Walkyries,  
Dont la cohorte d'or heurte aux cieux les rafales,  
Bondissent au galop des sabots des cavales.  
Héïaha! le nocturne hallali des furies!

Le feu qui darde aux fers de leurs flèches fleuries  
Crépète en un sillon de flammes infernales.  
Dans des poudres d'airain la foudre des cymbales  
Rythme en râles l'essor des fantasmagories.

Heïaha! par delà la lune et les nuées,  
Dans le vacarme des armes et des huées,  
Palpite la splendeur écarlate des casques!

Soudain l'écho dort. — Lors, prélude monotone  
Des colères du Dieu chevauteur de bourrasques,  
Sonore, un cor de corne en la tempête tonne.

## BAGUES

*Ses mains aux bagues barbares.*

JEAN MORÉAS.

Bagues des hauts héros casqués pour le combat,  
Dont les rubis d'enfer fulgurent, — sang et flamme! —  
Au geste ailé qui rue autour de l'oriflamme  
La fanfare de fer hurlant comme un sabbat!

Bagues des blancs vieillards surgis parmi les cierges  
Pour les alléluias d'un faste épiscopal  
Qu'ils sacrent, les deux bras roides d'orgueil papal  
Et le regard dardant le bleu dédain des vierges!

Bagues des reines d'or ceintes de samit noir  
Dont les doigts emperlés constellent les hymnaires,  
La nuit, sous les vitraux lourds de lueurs lunaires,  
Quand le tonnerre est mort aux orgues du manoir!

## CELLE QUI PRIE

*A Jonathan Sturges.*

Ses doigts gemmés de rubacelle  
Et lourds du geste des effrois  
Ont sacré d'un signe de croix  
Le samit de sa tunicelle.

Sous ses torsades où ruisselle  
La rançon d'amour de maints rois,  
Sa prunelle vers les orfrois  
Darde une viride étincelle.

Et c'est par l'oratoire d'or  
Les alléluias en essor  
De l'orgue et du violoncelle :

Et, sur un missel à fermail  
Qu'empourpre le soir d'un vitrail,  
Ses doigts gemmés de rubacelle.

## RÊVERIE

*A Émile Verhaeren.*

Accoudée au rebord d'or de la balustrade,  
La Reine, ayant les yeux las de la mascarade,  
Saccage de ses doigts ensanglantés de bagues  
Sur les eaux de cinabre aux rutilantes vagues,  
Des rhododendrons roux, des lilas et des roses,  
Qui vogueront, au loin de ces jardins moroses,  
Vers le Prince parti pour d'âpres épopées,  
Dont l'étendard, parmi la pompe des épées,  
Ondule en plis d'azur purs de toute macule  
Contre l'Or et le Sang d'un dernier crépuscule.



## LE PALAIS DÉSSERT

*A Jean Moréas.*

Le Palais qui dans l'air crépissant de cigales  
Etalait vers l'azur mordoré de la mer  
Ses façades de marbre aux fines astragales,  
N'enverra plus l'éclat de ses pompes régales  
En insulte au tumulte éternel de la mer.

Plus ne rira, le long des grêles colonnades,  
La courtisane aux bras lourds de bracelets d'or;  
Les pages chamarrés ont fui les esplanades,  
Et voilà dispersés, las de leurs sérénades,  
Les baladins, charmeurs des mandolines d'or.

Car le Prince aux yeux bleus qui s'en vint, ô victoire!  
Sous la pourpre des étendards fleuris de lys,  
Proclamer à ces cieus l'orgueil de son histoire,  
Est mort sous les baisers du sort expiatoire  
Pour avoir trop aimé les roses et les lys.

Aucun souffle n'émeut le somnolent silence :  
Les paons sont endormis aux balustres de fer,  
Et dans les bassins roux d'où nulle eau ne s'élançe  
Les cygnes, oubliant leur pâle turbulence,  
Rêvent de chants de deuil sous un soleil de fer.

La dolente glycine au long des galeries  
Pend. Et partout le calme énorme de la mort  
Pèse comme un remords de vieilles duperies  
Sur les bosquets feuillés en ce lieu de féeries  
Où les joyeux, jadis, avaient nargué la mort.

Seule, une enfant de rêve à la légère haleine  
Vient par les longs sentiers, et vers l'heure du soir,  
Avec des gestes lents de fileuse de laine,  
Murmure au cœur des fleurs la vieille cantilène  
De son amour éclos et défunt en ce soir :

*Le Prince de mon désir est mort :  
Je scellai ses paupières de pleurs  
Et je voilai son visage accort  
D'un samit à ramages de fleurs.*